

Contribution à l'histoire d'Avesnes-les-Aubert...

les Betteraviers en campagne

Les betteraviers d'Avesnes-les-Aubert ont été à l'honneur dans cette revue. Dans le précédent numéro, l'article "L'industrie sucrière dans le Cambrésis" a amené M. Th. Pertriaux à parler du langage et des expressions bien spécifiques à cette profession.

Dans Jadis en Cambrésis de juin, ce fut le poème "les bettrafieux" d'Ambroise Herbin, avec la présentation du disque contenant cette poésie. Celui-ci a amené bien des réactions, les personnes concernées ont parlé, les témoins de cette époque ont raconté ce qu'ils ont vécu, et on ne se lasse pas de les écouter raconter leurs campagnes betteravières. Il suffit parfois d'une chanson, d'un récit pour que les souvenirs reviennent. Les événements demeurent dans la pensée populaire, et à cause de cela, l'enregistrement du poème est une heureuse contribution à cette époque disparue.

Ainsi est-ce pour relater, sans doute imparfaitement, ce temps passé, que ces lignes ont été rédigées par le récitant.

ON LES APPELAIT "LES KIMBERLOTS".

Déjà, en lisant le prologue d'Ambroise Herbin, on devine que son poème va dépeindre la vie laborieuse d'une population. Dans son livre "Mémé Santerre", Serge Grafteaux racontant la vie de Marie Catherine Gardez, en fait un personnage qui très vite devient "femme du Nord". Cette Avesnoise, héroïne du roman, et contemporaine de notre poète, a vécu au début du siècle ces campagnes betteravières qui étaient bien souvent un exode de six mois.

Rappelons que l'exode saisonnier s'est accentué vers 1890 après des premières grèves et un certain chômage dans le tissage à la main. Des familles entières partaient ainsi gagner leur vie dans des régions voisines ou même très éloignées. Nos grands parents se sont imposés par leur travail ou leur rendement, ils étaient appréciés et recherchés pour leurs qualités. Les familles rentraient au pays avec les économies de leur campagne qui servaient hélas à payer leurs dettes.

Un courant se développa de plus en plus et Avesnes-les-Aubert devint un centre remarquable pour le placement d'ouvriers agricoles : bineurs, arracheurs, moissonneurs. On les appelait "les Kimberlots" parce que du Cambrésis, il en était de même pour tous ceux des communes voisines qui partaient travailler "sur le dehors".

SOUS LE PARAPLUIE D'ESCOUADE

L'ouverture de la saison était jadis précédée par le bal des "bettrafieux" qui se tenait le lundi de Pâques dans un quartier de la localité. Les départs avaient lieu assez tôt, fin avril début mai, c'est ainsi que les communions solennelles se célébraient vers la fête de Pâques. Le commencement de la saison était hâtif. Il n'y avait pas de machine pour faire le sarclage, et nos saisonniers devaient sarcler ("faire en long") avec la rasette avant de biner ou placer les betteraves. C'est pourquoi, faire trois hectares et demi était un maximum pour un bon ouvrier. On comptait avec le repassage trois opérations dans le même champ. Un grand nombre de familles partaient, c'était presque toujours des familles nombreuses. Combien d'enfants en bas âge, même de mois d'un an, étaient amenés au champ pour que leur mère qui travaillait puisse les allaiter. Les enfants, les tout petits étaient dans la poussette ou abrités sous le parapluie d'escouade en attendant le retour au logement de la maman qui devait préparer le repas pour la famille. Les logements étaient souvent inconfortables et parfois déplorables, c'étaient une remise, une dépendance, un grenier, voire une ancienne étable.

Dans les grands domaines ou fermes importantes il y avait des baraquements, et même des sortes de corons, avec des petites maisons d'une seule pièce pour loger les familles. Des événements familiaux arrivaient, combien y eut-il de naissances dans ces villages qui accueillait nos familles ? C'est ainsi que des compatriotes nous disent être nés dans telle région de France. Un ami signale que ses deux frères sont nés dans l'Aisne et qu'auparavant ses parents eurent deux autres enfants nés pendant la campagne et décédés en bas âge.

Il y eut aussi des mariages, un fils ou une fille se fiançait avec une connaissance de ce village. Il était en effet fréquent que les familles viennent travailler dans la même commune, pour les mêmes cultivateurs, plusieurs années de suite.

LES VICISSITUDES DE LA GUERRE

En 1914 la campagne saisonnière fut déterminante pour bien des familles qui ne purent revenir à Avesnes à cause de l'invasion allemande d'août 1914. La grande guerre qui dura plus de quatre années fut une épreuve de séparation pour ces gens partis travailler à l'extérieur. Des familles se sont fixées et ont continué après l'armistice d'habiter ces régions qui n'avaient pas été envahies. Ce fut le cas de Mémé Santerre à Auphée en Seine-Maritime, d'autres familles à Mitry-Maury ou ailleurs. Certaines qui se trouvaient en régions envahies eurent le même sort, et restèrent, hélas, quatre longues années sans nouvelles des parents et du pays.

Après la guerre 14-18, il fallut reconstruire, neuf départements avaient été ravagés, comme les briques étaient indispensables, les briqueteries se développèrent partout, et chez nous, les Avesnois toujours disponibles devinrent de remarquables ouvriers briquetiers.

Cette activité dura quelques temps, puis nos compatriotes redevinrent saisonniers pendant la belle saison et tisseurs les mois suivant jusqu'au début de mai.

LA PROFESSION S'ORGANISE

Les conditions des saisonniers sont améliorées par la suite, le syndicat toujours vigilant pour la fixation du prix à l'hectare obtint vers 1930 que les betteraviers qui se déplaçaient soient nourris par les employeurs. Il faut mettre au pluriel car il était fréquent qu'un ouvrier durant sa campagne ait plusieurs patrons. Les repas assurés par les cultivateurs, tantôt servis à la ferme ou dans les champs suivant leur éloignement, étaient souvent réjouissants et réconfortants pour ces rudes travailleurs, mais il y avait parfois des fermes où cela laissait à désirer. L'apparition des sarcleuses mécaniques et l'avantage de la nourriture permirent à cette période à nos betteraviers de commencer à gagner leur vie et à voir clair à leur budget comme ils disaient. Si la génération précédente avait davantage travaillé pour payer les dettes, il était désormais plus facile de revenir avec des économies. Les jeunes ménages profitèrent de quelques campagnes pour acquérir leur nécessaire et se meubler. Bien des ouvriers ont pu ainsi acheter leur maison.

Mais vers les années 1930, avec la crise économique, il y eut de longues périodes de chômage pour les tisseurs à la main sédentaires, tandis que les betteraviers trouvaient difficilement du travail entre les saisons. Cette situation amenuisa les modestes budgets ouvriers. Un fonds de chômage fut ouvert dans la commune et le pointage s'effectuait à la salle des fêtes.

Pour les contrats, la fixation du prix à l'hectare subissant la loi de l'offre et de la demande, était influencée par la concurrence avec les Belges qui, favorisés à l'époque par le change, acceptaient un salaire inférieur. Toutefois, le prix réel se débattait souvent de gré à gré, la qualité du travail rendu, les conditions parfois difficiles amenaient le patron à ajouter un supplément.

LE DEPART ET LES DURS PREMIERS JOURS

C'est ainsi que nos "Kimberlots" qui prenaient le train à Cambrai trouvaient les compartiments déjà occupés en partie par les frontaliers. A la gare d'Avesnes-les-Aubert, chaque jour il y avait une dizaine de familles ou d'équipes qui partaient pour six mois. Les bagages, de solides malles, avaient été expédiés quelques jours auparavant. Que dire du courage et de la peine de nos saisonniers ! Les premières journées étaient souvent douloureuses avec ce mal de reins qui pour certains durait. D'autres étaient vite brisés à cette position courbée, toujours à regarder le sol pour exécuter le travail.

L'horaire était tôt le matin et tard le soir, la clarté du jour étant le critère de ces travailleurs aux pièces. L'été était souvent précoce, déjà en mai il faisait beau temps, juin était chaud, davantage début juillet. Le brûlant soleil hâlait le visage et le corps légèrement vêtu. Les garçons et les filles qui binaient pour les cultivateurs d'Avesnes étaient tous bronzés et faisaient contraste avec leurs camarades qui étaient demeurés au tissage. Quand les saisonniers revenaient au pays après le sarclage, leur teint les désignait comme des "bettrafieux", "Té gris comme pon d'épices" souligne le poème. La mode était à la peau blanche, un peu rosée, "une peau de riche" comme on disait alors. Avec l'évolution, les vacances, les plages, le bronzage fait partie des moeurs de notre civilisation.

A l'arrachage, les conditions étaient différentes, les fraîcheurs matinales avec une abondante rosée sur les collets, la pluie, les gelées blanches et le froid, rendaient pénible le travail pour lequel il fallait une grande résistance et beaucoup de courage. L'onglée qu'ils appelaient "piquette" ajoutée aux crevasses les faisait souffrir, l'usage du suif de mouton leur apportait un soulagement. Un mot particulier sur les grands domaines ou fermes importantes, là le travail était distribué en lots par le chef de culture. Les lots où le terrain était plus facile, une terre plus propre étaient enviés. Afin d'obtenir cette parcelle plus avantageuse, il fallait parfois se lever avant l'aube pour déjà y travailler avant l'arrivée d'une autre équipe.

LES ECOLIERS DES CHAMPS

L'exode saisonnier posait le problème de la scolarisation. Au début du siècle, les enfants qui accompagnaient leurs parents n'allaient généralement pas à l'école durant six mois. Ces jeunes, vers 7 ou 8 ans allaient "tirer à bouquets", c'est à dire ne laisser qu'une pousse en passant derrière le bineur. La génération suivante, c'est à dire après 1920 fut davantage scolarisée. Ce n'était pas toujours facile pour se rendre à l'école du village distante parfois de plusieurs kilomètres de la ferme située à l'écart. Le nouvel élève manquait parfois la classe, on disait de lui : il n'apprend pas bien, qu'il se mette à la dernière place. Dans certains départements, les livres et les cahiers devaient être achetés par les parents, ce qui leur faisait dire : "Tu iras à l'école pour rien quand on sera à Avesnes".

Mais progressivement la scolarité devint plus exigeante, aussi beaucoup n'obtinrent pas leur certificat d'études primaires. Après la libération les familles en général ne partaient sur "le dehors" que pour le binage ou l'arrachage, l'interruption scolaire était moins longue. La fréquentation plus régulière des écoles de ces villages d'accueil apporta une certaine continuité dans la formation scolaire. Certains jeunes saisonniers ont poursuivi leurs études avec succès, tel ce bachelier devenu inspecteur de l'Education Nationale, qui est fier de dire qu'il a acheté son premier vélo à son retour de betteraves. La benjamine ou même la dernière de cette génération, née en 1956 est partie à l'âge de dix ans pour le binage et le

coupage à l'arrachage. Malgré plusieurs interruptions à l'école, elle obtint à 13 ans son C.E.P. Le lendemain de son succès, elle partit rejoindre ses parents comme cela se faisait pour nos lauréats ; le travail des champs n'attendait pas.

On pourrait dire aussi que certains jeunes enfants restés au village ont habité pendant la durée de la campagne avec leurs grands parents. Cette intimité avec ceux qui les ont élevés, a eu pour conséquence un attachement indéfectible à leurs aïeux.

LES IMBROGLIOS DE LA RETRAITE

Que dire des difficultés de nos saisonniers pour établir leur reconstitution de carrière et faire valoir leurs droits à la retraite. Une personne m'a présenté son mémoire de carrière qui comprenait plus de soixante périodes de travail avec changements d'emploi, de lieux ou d'employeur. Ce fut pour beaucoup un problème inextricable pour se souvenir des nombreux employeurs, de leurs adresses, et des dates de travail afin d'obtenir les certificats nécessaires ; dans bien des cas tout a changé ou disparu. Les attestations des témoins ont bien souvent suppléé. Des personnalités sont d'ailleurs intervenues dans bien des situations.

L'exode des saisonniers c'était beaucoup de portes et de volets fermés, le village donnait une impression de désert, le commerce local marchait au ralenti. A propos de commerce sait-on que pendant un certain temps des brasseurs conduisaient de la bière à leurs clients avesnois qui se trouvaient dans des fermes éloignées. "El camion al bière" désignait ce chariot attelé de deux chevaux qui servait pour transporter les tonneaux. Des chargements complets étaient livrés jusque près de la région parisienne.

LES TEMOINS D'UNE EPOQUE

Il y aurait encore beaucoup à dire sur les différents aspects sociaux de cette vie de labeur. J'en terminerai par quelques témoignages. "Dans les villages où nous allions travailler, dit une femme, on nous prenait pour des bohémiens, le soleil avait bronzé notre peau, presque toujours en tenue de travail des champs, on nous regardait curieusement, mais au cours des années, la sympathie avec les habitants, la confiance avec l'employeur ont changé les rapports".

Quand un patron venait à Avesnes chercher en voiture ses betteraviers il était surpris de voir l'intérieur des maisons de nos compatriotes bien propre et souvent coquet. Les relations sont devenues plus ouvertes, amicales parfois. Il est fréquent d'entendre quelqu'un vous dire : dans telle ferme on était bien. J'entends encore cette personne me dire qu'elle avait eu les larmes aux yeux, ainsi que bien d'autres, lors de la présentation du disque. Elle s'était sentie interpellée au souvenir de la naissance de son premier enfant né en l'absence de son mari parti en Côte-d'Or, qui ne vit et embrassa son fils que deux mois plus tard. Enfin, je revois cet homme de Villers-Outréaux me parler des Avesnois qu'il avait connus aux betteraves. "Des familles venaient avec leurs enfants, disait-il, même les tout-petits, il fallait les amener aux champs". Le comportement un peu nomade, l'endurance, et aussi le parler avaient marqué ce Villersois qui était venu chercher un disque.

Le récit du poème "Les bettrafieux" et son enregistrement ont sans doute éveillé le récitant à écouter des témoins de l'époque, qu'ils en soient remerciés puisqu'ils ont permis cette rétrospective.

GUSTAVE PEZIN.

- On peut se procurer le disque "Les bettrafieux" en écrivant au Groupe Emmanuel, 1 rue de Rieux, 59129 Avesnes-les-Aubert, 20 f. franco : 30 f.

LE PLACEMENT DES BETTERAVES

Pour obtenir un contrat de betteraves, une main-d'oeuvre locale avait recours à quelques bureaux privés existant dans la région ; puis en 1940 furent créés les bureaux de main-d'oeuvre publics. Celui d'Avesnes-les-Aubert centralisa les demandes ainsi que les offres qui, elles, émanaient de toutes les régions de France cultivant la betterave. (La statistique ci-jointe donnera un aperçu de la diversité de ces régions).

Durant les années de guerre 1939-1945, le manque de main-d'oeuvre limitait les placements, mais dès 1946, les offres affluèrent pour atteindre le chiffre de plus de 1700 en 1947, rien que pour le binage. Beaucoup d'agriculteurs venaient chercher leurs ouvriers sur place (ne vit-on pas une année un autocar de l'Indre). Les betteraviers se déplaçaient rarement seuls, mais en équipe de deux, trois et plus, ou par familles entières, et selon les conditions de travail : écartement des rayons de betteraves, nombre de pieds au décamètre pour le binage, chargement ou non pour l'arrachage, avec ou non mise en tas à couvrir, etc.

Leur haute qualification leur permettait de demander un salaire souvent supérieur au tarif officiel de la commission interdépartementale betteravière, ce qui posait parfois des problèmes.

La courbe descendante de tous ces placements a été plus rapide en ce qui concerne l'arrachage, la mécanisation ayant fait son apparition bien avant la graine monogermine qui évite maintenant le binage.

A ces facteurs techniques, il convient d'ajouter que l'industrie et le bâtiment connaissaient l'activité d'après guerre, les chefs d'entreprise se montraient réticents à accorder à plusieurs membres de leur personnel une absence ainsi prolongée (de la mi-mai à la mi-juin ou début juillet). En parallèle, la main-d'oeuvre bretonne, puis étrangère (en particulier italienne et espagnole) concurrencèrent nos "Kimberlots" pour qui ces campagnes de binage et d'arrachage ne sont plus à ce jour que des souvenirs. Malgré le caractère pénible de ces travaux, ceux qui les ont pratiqués disent encore : c'était le bon temps.

PLACEMENTS DES BETTERAVIERS

ANNEE	OFFRES RECUES AU BINAGE		A L'ARRACHAGE	
	d'employeurs	pour ouvriers	d'employeurs	pour ouvriers
1942	79	149	97	234
1943	132	306	129	365
1944	154	429	120	411
1945	152	405	158	346
1946	304	927	402	942
1947	566	1720	126	424
1948	240	669	218	640
1949	331	1337	183	545
1950	222	623	196	536
1951	390	758	343	765
1952	250	568	82	200
1953	162	305	166	344
1954	215	208	247	477
1955	183	335	288	562
1956	292	561	91	174
1957	185	356	103	202
1958	188	390	67	120
1959	133	265	19	39
1960	56	125	50	99
1961	51	105	25	49

Ces offres reçues concernaient le secteur d'Avesnes-les-Aubert et intéressaient quelques personnes d'Iwuy. Toutes ces offres n'étaient pas satisfaites, certaines étaient annulées. Les saisonniers qui partaient chez des employeurs qu'ils connaissaient depuis des années ne figurent pas généralement sur cette liste.

Il faut dire qu'à partir de 1962 la courbe des placements amorce une baisse qui va toujours s'accroissant.

En 1967 il n'y a plus au binage que 10 offres reçues pour 15 ouvriers et une seule offre pour l'arrachage, tandis que dans le même temps la C.I.B. place 38 Espagnols pour le binage et 16 pour l'arrachage. On arrive en 1970 à une seule offre pour le binage, tandis que la C.I.B. place 26 Espagnols, 1 Italien, 2 Portugais. Pour l'arrachage de cette année il n'y a qu'une seule offre.

Pour compléter le tableau ci-dessus en prenant la référence de 1951 voici les départements qui ont fait appel à la main-d'oeuvre locale cette année-là :

Aisne, Ardennes, Aube, Bas-Rhin, Côte-d'or, Eure, Haute-Saône, Indre, Loiret, Marne, Meurthe-et-Moselle, Meuse, Moselle, Nord, Oise, Pas-de-Calais, Seine-Maritime, Seine-et-Marne, Somme, Vosges.



Studio Schneider

Une équipe de saisonniers de souche

" In s'imbauch' déonc par bennes
ed chonc, sisse, quéqu' fos pusse "